

Maria Zambrano

L'énigmatique Giorgione, Madrid 1987¹

De la peinture et des tableaux qu'il m'a été donné de voir parmi les musées, toujours pour moi s'est détaché, vu en l'Accademia de Venise, *La Tempesta* de Giorgione. Il y a en ce lieu bien d'autres tableaux, mais *La Tempesta* a quelque chose qui a fixé, en ma mémoire, mon attention, qui m'a accompagnée, qui paraît être quelque chose comme un esprit, plutôt qu'une âme, puisque l'esprit ne se peint pas, étant ce qui fait peindre, et peindre vénitien, typiquement vénitien. Il est une distance, une certaine indifférence, et comme vu à travers une vitre de telle sorte qu'il ne pût être touché, de même qu'en lui la femme nue, jeune et belle, ne saurait éveiller le désir. Elle est en soi-même, paraissant indifférente à tout ce qui l'entoure. En face, en deçà du pont, genre de passerelle, un homme passe qui ne se soucie pas de la femme. Nul ne se soucie de rien. Il est en soi-même ou dans quelque autre. On la dirait la nature, en qui chaque chose est ce qu'elle est, sans s'occuper du reste. Elle est mise en soi-même, mais non pas en son esprit, non pas en une chose distincte d'elle-même, mais en soi-même mise et perdue en même temps, inaccessible. Qui pourrait, même en ses rêves, l'approcher ? Oui, selon moi, c'est la nature qui se présente ainsi à nous.

La nuit étoilée peut être très belle par une seule étoile, mais quelqu'un peut-il, par quelques pas qu'il fait, s'approcher de celle-ci ? Il ne s'agit pas d'un rêve : ce que montre la peinture de Giorgione, c'est qu'elle n'est pas une peinture rêvée, une peinture qui ait quelque chose à voir avec le surréalisme. C'est la nature, simplement, qui se laisse voir sans qu'il lui importe, comme il n'importe pas à l'étoile qu'on la regarde ou non, et pas plus au fleuve ou à l'eau, ni au feu que quelqu'un puisse se brûler ou qu'il s'approche, ce qui lui est tout un. Tout paraît d'une grande sérénité, et en même temps, d'une grande indifférence.

Dans l'autoportrait, Giorgione apparaît comme David ayant vaincu Goliath. Ce n'est pas un autoportrait semblable à celui de Vélasquez, par exemple, lequel se peint dans *Les Ménines*, la palette à la main, en train de peindre. Giorgione ne se peint pas en tant que peintre ; il se donne à voir comme David qui serait un fleuve, qui serait, s'agissant de musique, une chanson. Alors, pourquoi s'adonne-t-il, dirions nous entre guillemets, à peindre un événement qui n'advient pas ; où se produit cet orage ? est-ce au-dessus de la ville ? Il est trop proche pour que ne s'en soucient pas ceux qui le fuient — et on ne voit personne fuir — ou se cachent pour protéger l'enfant que cette femme nue tient en ses bras. De quelle sorte d'orage s'agit-il ?

Là est l'énigme principale : un événement qui n'advient pas, ou qui ne menace pas, un feu qui ne dévore pas, une pluie qui ne détrempe, un éclair qui ne va pas choir, et s'il choit, c'est comme s'il n'avait pas chu. Quelle sorte d'événement est-ce donc, pareil à Vénus, qui se laisse voir, mais qui ne sait si on la voit ou non ?

1. Extrait de *Algunos lugares de la pintura « Acanto »*, Espasa y Calpe, Madrid 1989.

Ce sont des images, mais non pas de simples images ; il y a trop de détails pour qu'il n'en soit pas ainsi. L'oiselet, qui regarde du toit vers en haut, est le seul à sentir. On s'imagine que cet orage existe et, cependant, n'existe ni orage ni événement ; c'est quelque chose qui n'arrive pas et vient d'arriver. C'est la nature à qui rien n'importe, mais la nature est là, se laissant voir seulement à travers des êtres qu'elle menace et qu'elle pourrait détruire.

L'ÉNIGME

Il y a quelque chose de divin, comme d'une étrange divinité qui, quoi qu'elle fasse, le fait sans se soucier des conséquences, un dieu, ou une déesse, qui ne se préoccupe pas de ce que ses yeux, de ce que sa main provoquent ; un dieu d'amour qui ne se soucie pas d'être aimé. Voilà du pur paganisme ; mais la vérité, c'est que les dieux grecs parfois s'informent de ce qui se passe. Alors, on est face à quelque chose de typiquement grec déposé, on ne sait pourquoi, à Venise. Ce sont des déités, et nullement des personnages : comme l'orage lui-même, ou Vénus qui n'a pas connaissance qu'elle est Vénus et qu'elle peut être désirée, qui ne le sait, n'en a pas conscience, se tient au-dessus ou en dessous de la conscience. D'une certaine façon, ce sont des dieux qui ne sont pas humainement nés, dieux tout aussi bien qui sont là pour naître. On ne sait pas si ces dieux, si peu ou du tout chrétiens, s'inquiètent ou non. Ce manque de conscience — j'allais dire cette irresponsabilité, absence de sentiment — provoque la stupeur. Ce sont simplement des dieux. Pour qui, pour quoi le sont-ils ? Oui, pourquoi ? Pas de réponse. C'est une énigme. Ce sont des dieux étranges qu'on ne peut appeler païens, et qui ne sont pas non plus la nature. J'ai vu des fillettes de deux ans spontanément couvrir de leur corps ce qui sera le plus spécifique et le plus convoité. C'est le miroir de quelque chose qui arrive sur une autre planète, en un autre lieu qui n'est pas de la terre, ou de quelque chose qui arriva il y a longtemps et qui ne nous intéresse pas. Et pourtant le tableau est inoubliable.

L'ÉVÈNEMENT QUI N'ADVIENT PAS

Cet orage qui n'éclate pas, il est sans éclater comme s'il éclatait, et les arbres ne manifestent signe ni signification ; il n'est pas d'ici, mais se produit ailleurs et non pas dans la nature comme on l'avait précédemment pensé. Si nous étions dans la nature, les êtres naturels signaleraient le mouvement, le chat aurait peur, l'oiseau s'effraierait, le lion montrerait sa fureur. Dans *La Tempesta* je crois que l'énigme tient à ce que l'orage ne se produit pas ici sur la terre, ni dans le ciel, ni en aucun lieu que nous connaissions. C'est l'orage en soi, c'est l'être de l'orage, mais son être, c'est d'éclater, de menacer, d'effrayer. Alors l'énigme se poursuit, insoluble. Aussi bien ce défaut de solution se trouve être, à la vue du tableau, ce qui fixe notre attention sur cet orage qui paraît un fragment de quelqu'un d'indifférent, une image qui ne parvient pas à l'acte. Il est défaut d'action, un être, mais non une action ; il n'est pas en acte. C'est l'orage pour la raison que le peintre le dit, mais c'est comme s'il ne se produisait pas. Il se manifeste dans un espace éminemment singulier, comme pour Vénus, de laquelle on ne sait pas si elle se sait regardée ou si, simplement, elle se laisse voir avec une indifférence si chaste qu'elle est la chasteté même. Certes, mais encore : pourquoi ne se couvre-t-elle

pas, pourquoi ne remue-t-elle pas les mains, pourquoi ne se retire-t-elle pas ? Elle ne ressent rien, n'a pas de sentiments. Alors pourquoi peindre ?

C'est une image, c'est une magnifique femme, une vénus, ce pourrait être une déesse allaitant l'enfant qui, en tant qu'enfant, se confond avec la fonction de se nourrir, mais sans aucun trouble, sans peur, sans qu'il sente, personne ne manifestant aucun sentiment. Personne n'a l'usage des sens, ne sent, mais, le tableau vu, on ne laisse pas de le sentir par la vue. L'énigme demeure, sans solution.

LE LABYRINTHE VÉNITIEN

Mais Venise même et le Vénète, n'ont-ils pas quelque peu ce caractère d'indifférence, à savoir d'être un prodige, une merveille qui se laisse voir ? On n'a pas peur dans Venise, dans la ville, qui pourtant est un labyrinthe et où, à tout moment, on peut tomber. Des gens qui tremblent devant une échelle ou devant un ruisseau, dans le labyrinthe vénitien cheminent impavides, bien qu'on ne sache pas s'il y a une sortie et qu'on puisse se heurter à un pan de muraille ou à Dieu sait quoi. Venise, Venise entière, est pour moi une énigme qui se laisse regarder, un labyrinthe qui apparaît et qu'on n'a pas à chercher, parce que si on le cherche, on ne le trouve jamais. Aussi on peut aller à Venise sans pouvoir sortir de l'hôtel à cause de la pluie continuelle et, néanmoins, quitter la ville dans l'enthousiasme, enchanté d'une Venise non visitée.

Ce qui se produit à Venise, selon moi et selon ma propre expérience, c'est que toute confusion, toute anomalie, tout prodige immédiatement rentre dans l'ordre, est assimilé, qu'il n'y a d'avant ni d'après, qu'il y a un TOUJOURS qui recueille tout. Et dans ce toujours nous pouvons nous mouvoir en toute liberté et sans terreur aucune. En ce toujours qui est tellement distinct qu'il ne change pas. Telle est chez Gorgione l'énigme de Venise.

Traduit par Edison Simons et Robert Marteau.